Document generated on 06/04/2025 4:23 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

De la musique avant toute chose

Sylvain Rivière, *L'Oeuf à deux jaunes*, Montréal, Humanitas/Nouvelle Optique, 1990, 90 p.

Alain Fournier, *Petit Tchaïkovski*, Montréal, Les Herbes rouges, 1990, 126 p.

Yves Dubé

Number 60, Winter 1990–1991

URI: https://id.erudit.org/iderudit/38357ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dubé, Y. (1990). Review of [De la musique avant toute chose / Sylvain Rivière, *L'Oeuf à deux jaunes*, Montréal, Humanitas/Nouvelle Optique, 1990, 90 p. / Alain Fournier, *Petit Tchaïkovski*, Montréal, Les Herbes rouges, 1990, 126 p.] *Lettres québécoises*, (60), 39–40.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sylvain Rivière, *L'Œuf à deux jaunes*, Montréal, Humanitas / Nouvelle Optique, 1990, 90 p., 12,95 $.
Alain Fournier, *Petit Tchaïkovski*, Montréal, Les Herbes rouges, 1990, 126 p., 14,95 $.

De la musique avant toute chose

THÉÂTRE
Yves Dubé

Odeurs du pays madelinot, parlure des temps qui n'en finissent pas de passer et musique aussi insaisissable qu'intarissable.

Vérités crues qui psalmodient les gestes qui nous ramènent non pas au centre des gravités irrécusables, mais au fin fond d'une baie qu'obsède sans cesse une mer câline comme le plus indéniable des enchantements. Cette mer force la respiration au rythme de l'admiration et en même temps répercute l'appel de tous les horizons dans toutes leurs amplitudes. Et comme dit Jeanne d'Arc, personnage un peu troublant venu du lointain Montréal pour revoir le vieil homme des Îles qui l'a séduite l'hiver d'avant:

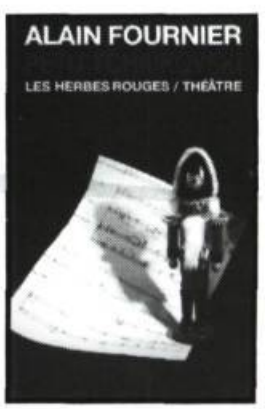
Le large, c'est une maudite belle réponse à toutes les questions qu'on peut s'poser... C'est plein de beaux frissons pas décach'tés, à grandeur d'horizon, qui jouent d'la cuisse avec les pieds d'vents, qui portent pu à terre à force d'en crochir de désir...

Puis si vous vous demandez comment un vieillard a pu faire la conquête d'une danseuse à gogo, elle vous répondra comme à lui d'ailleurs:

Laisse-moi t'dire que ce s'rait déjà beaucoup à cause des frissons qui dorment dans tes mots qui sont ben plus généreux que ben des désirs fondus avec des printemps d'promesses... Ben plusse...

Et là, vous pourrez peut-être comprendre comment l'auteur a fait, lui, la conquête de son public.
Oui! par des mots plus que par une histoire. Par des tendresses renouvelées plus que par des situations tragi-comiques. Par des appels poétiques plus que par des démonstrations académiques. En cela, Rivière prouve qu'il est, dans son théâtre, comme on l'a connu dans ses poèmes, ses contes et ses nouvelles, un parolier de chansons dont les saccades se baladent au gré des vents et à l'éclairage des événements. Il est de cette espèce de trouvère qui ne perd jamais une occasion de laisser sa musique dire, à sa place, les choses que la vie lui a apprises — et dans le cas présent, la vie bien située dans cette grandiose géographie des Îles-de-la-Madeleine.
Mais, en fait, qu'est-ce que l'auteur nous dit dans cette pièce, *L'Œuf à deux jaunes*? Tout simplement ses attachements à la nature, les sentiments de ces gens simples si jalousement amoureux de leur espace, leur solitude aussi, puis leur impénétrabilité... à moins que vous ne deveniez semblable à eux...
Et si finalement vous voulez savoir pourquoi ça s'appelle *L'Œuf à deux jaunes*, dès que vous lirez ces savoureux dialogues, vous comprendrez sûrement.

Toute différente est la musique d'Alain Fournier dans son* Petit Tchaïkovski ou la Liquéfaction de la lumière** qu'on nous annonce comme un livret d'opéra puisque le texte sera défendu avec un accompagnement musical de Michel Gonneville. On ne parle plus de « frissons », mais d'émotion. ***Ce ne sera plus la mer qui engendrera les vagues et les tempêtes, mais le génie de l'orchestre. On n'évoquera plus la clarté du vol des mouettes, mais les profondeurs des drames humains dans une illustration des plus troublantes. Toutefois, là aussi, l'auteur recourt à la poésie des mots pour nous captiver. Même s'il nous dit que:



Les mots, c'est trop... sélectif.
Et puis ça devient vite grossier.
Parfois, il vaut mieux ne pas tout dire.

Ne nous trompons pas sur le sens de cette affirmation. Sans doute, elle indique la générosité du poète (et du dramaturge) envers le musicien,

mais elle signifie aussi que certains silences entre les crises sont porteurs de messages et que le spectateur aura peut-être, quelquefois, à fermer les yeux pour mieux se laisser pénétrer par le charme opérationnel de cette double musique des mots et des sons confondus.

Dans ses notes concernant le jeu, Alain Fournier dit: « On ne doit jamais faire semblant. La vie est trop courte ». Il nous prépare ainsi à la violence des conflits, aux heurts des caractères, à la passion qui couve sans merci sous des braises toujours en alerte, au refus de la beauté à livrer ses grâces, à la mort des génies assassinés. ***Ce qui se passe sur la scène prend des allures de séquences de cinéma-vérité, dans lesquelles les suggestions sont multiples, fuyantes et exigeantes.*** On veut atteindre le spectateur au-delà de son premier degré d'écoute et de compréhension, dans sa sensibilité la plus intime. La prévention qu'on lui sert renferme déjà beaucoup de promesses:

Ce n'est pas suffisant de bien savoir compter et de chanter, la tête ailleurs, mon enfance perdue. Ce n'est pas suffisant d'agiter les bras et de transpirer pour parler d'amour.

Petit Tchaïkovski raconte étrangement le double assassinat d'un même être: dans son enfance d'orphelin puis dans sa vie bafouée de musicien génial que des interprètes cherchent à exploiter. Deux temps, des personnages déchirés entre leur rôle et leur existence réelle, deux obsessions, deux moyens d'atteinte qui se confondent pour mieux nous subjuguer. Tout est double, multiple et encore une fois, j'insiste, troublant, profondément troublant.

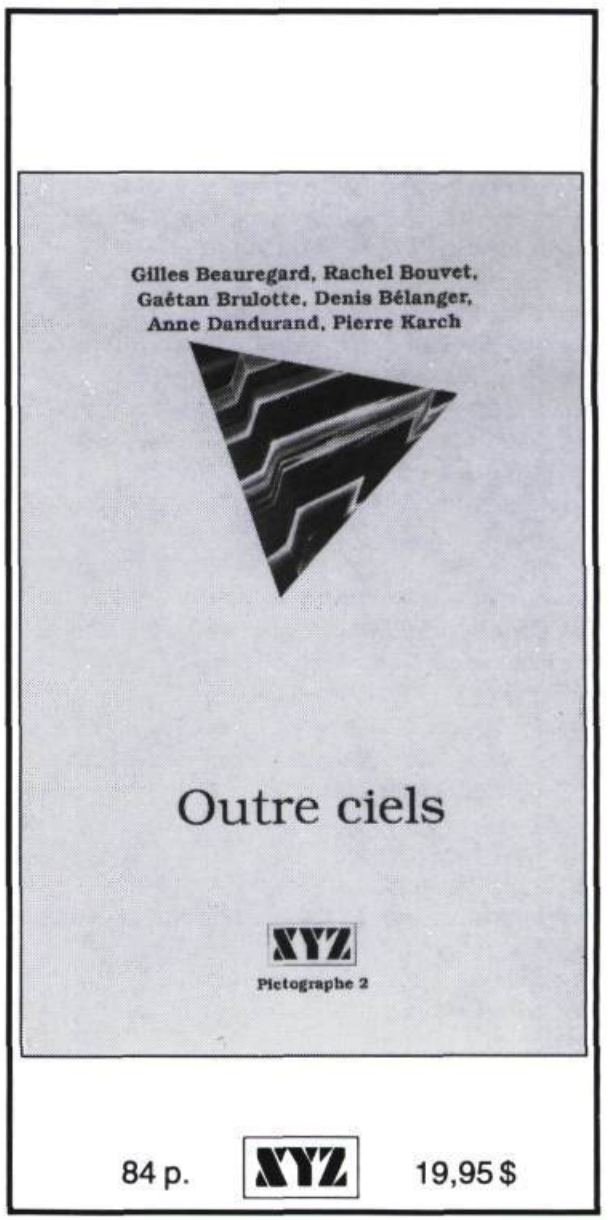
De la pureté et de la grande beauté de l'enfance jusqu'au drame qui est la trame de l'opéra *Le Goglu*, la vie réelle fait des embardées dans la fiction, l'existence quotidienne est happée par la folie, les personnages sont obsédés par l'Absolu. Ainsi, on resserre la boucle entre l'enfance et la tentation de l'Infini presque aussi totalement que si la liberté n'existait pas. En fait, est-ce que ce n'est pas cela une véritable tragédie: suivre une trajectoire fatale en demeurant sourd à tout ce qui pourrait nous distraire?

Mais qui dit « absolu » ou « infini » affirme en même temps: passion. C'est ce que nous retrouvons dans une réplique de Claude:

Oui, j'ai trop mis de moi... mais que ce soit ma vie ou celle d'un autre, ça n'a pas d'importance, la vérité est ailleurs. Même si c'est ma vie. Pourvu qu'on y sente la passion.

Dans *Petit Tchaïkovski*, on fait beaucoup plus que la sentir cette passion, on en est imprégné comme lorsqu'on lit Gide ou Flaubert ou qu'on écoute Mozart. ***Elle nous colle à l'âme et on sait qu'elle comporte un mystère dont on cherche la clé.*** Peut-être comprendrons-nous mieux après l'affrontement de Petit Tchaïkovski et de Claude-Le Goglu quand ce dernier lui aura dit: « Le nœud de la nuit, c'est mon désir pour toi ».

Entre l'enfance et le drame se glisse l'Inconnu. Le troublant personnage qui passe sur la scène et qu'on retrouve dans les toilettes publiques qui deviennent une espèce de lieu juxtaposé à celui où se joue l'opéra et qui en complète le décor.

Chacune des lectures que l'on peut faire de cette pièce nous apporte des compréhensions nouvelles, ce qui confirme que l'auteur a tellement voulu dire, s'est beaucoup retenu pour ne pas être accusé de « trop en mettre », mais nous a signalé plus de pistes que nous pouvons en parcourir.

« De la musique avant toute chose », puisque, quelque part, le formidable bruit des vagues rejoint l'*Ouverture 1812*, puisque, comme l'affirme Alain Fournier, « il n'y a pas de distance sinon l'infini de la conscience ». ***Lq***